Place

Texte et mise en scène Tamara Al Saadi

Vendredi 11 octobre à l'Espace 1789 de Saint-Ouen (93)
Jeudi 17 > Samedi 19 octobre au T2G - Théâtre de Gennevilliers, CDN (92)
Samedi 23 > Jeudi 28 novembre au Centquatre-Paris (75)
Vendredi 13 décembre à l'ECAM du Kremlin-Bicêtre (94)
Mardi 10 mars au POC! d'Alfortville (94)

REVUE DE PRESSE

Service de presse

Isabelle Muraour | Emily Jokiel | Ouassila Salem

zef

01 43 73 08 88
www.zef-bureau.fr

POINT PRESSE

Radio :

- **France Inter / Zoé Varier, Une journée particulière**. Diffusion le 17 novembre https://www.franceinter.fr/emissions/une-journee-particuliere/une-journee-particuliere-17-novembre-2019
- **France Inter / Armelle Héliot, Le Masque et la plume.** Armelle Héliot cite *Place* dans les conseils du Masque et la Plume du 3 novembre https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-03-novembre-2019
- **France Culture/ Marie Richeux, Par les temps qui courent.** Diffusion le 15 janvier de 21h à 22h sur France Culture. https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/par-les-temps-qui-courent-emission-du-mercredi-15-janvier-2020
- **RFI / Yasmine Chouaki, En sol majeur**. Diffusion le 10 novembre http://www.rfi.fr/emission/20191110-tamara-al-saadi
- **Monte Carlo Doualiya / Lina Leguen, Journal de la culture** : ITW de Tamara enregistrée le 17 octobre à l'issue de la représentation, diffusée le 25 octobre
- **Radio Campus Paris / Scène ouverte.** Mayya Sanbar était l'une des invités de l'émission du 9 décembre de 20h à 21h https://www.radiocampusparis.org/scene-ouverte-theatre-emergent-et-festival-impatience-9-12-2019/

Télévision :

- **TV5 Monde / Mohamed Kaci, Maghreb Orient Express :** Tamara Al Saadi était l'une des invitées de l'émission du 22 novembre https://www.youtube.com/watch?v=HK28T-dQogs

JOURNALISTES VENUS

AU T2G :

Radio

Zoé Varier, Flora Bernard et Hugo Combe **France Inter - Une journée particulière**

Lina Leguen **Monte Carlo Doualiya**

Ecrite

Mathieu Perez **Le Canard enchaîné**

Sophie Proust **Théâtre(s)**

Micheline Rousselet **SNES**
Armelle Heliot **Le Figaroscope, France Inter - le Masque et la plume**

Web
Marion Chénetier-Alev **Ô Poulailler**
Floriane Toussaint **laparafe.fr**
Christine Friedel **Théâtre du Blog**
Yonnel Liégeois **chantiersdeculture.com**
Guillaume Lasserre **Médiapart**
Audrey Santacroce **La Chambre d'Albertine**
Gil Chauveau **La Revue du spectacle**
Nicolas Brizault **Un Fauteuil pour l'orchestre**

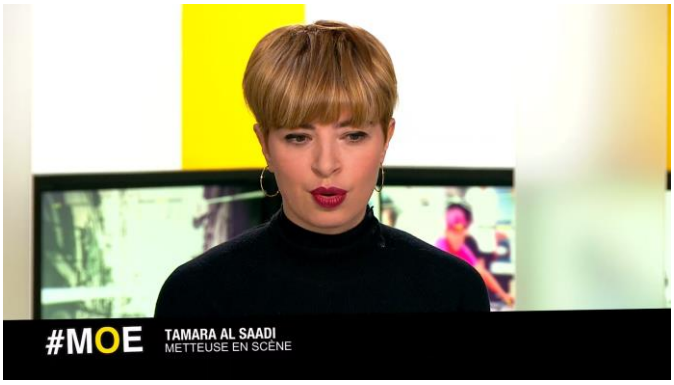
Au CENT-QUATRE PARIS :

Ecrite
Marina Da Silva **l'Humanité**
Naly Gérard **La Vie**

Web
Gilles Costaz **Webthéâtre, France Inter, Politis**
Mireille Davidovici **Théâtre du blog**

PRESSE AUDIOVISUELLE

Présentation : Mohamed Kaci - www.tv5monde.com/MOE



>> Visionner le replay

Christophe Donner, Sami Améziane alias le Comte de Bouderbala, Tamara Al Saadi, Gregory Buchakjian

Comment trouver sa place lorsque l'on n'est ni vraiment d'ici, ni tout à fait de là-bas, scindée entre deux identités et écartelée entre deux langues ? De sa propre histoire entre la France et l'Irak, Tamara Al Saadi tire un spectacle sur la quête d'identité et la confrontation au racisme ordinaire. « Place » est présenté au Centquatre-Paris, du 23 au 28 novembre 2019. « L'autoroute qui mène à Damas est totalement vide, tous les panneaux publicitaires qui jalonnent le trajet sont déglingués, à l'exception notable d'une demi-douzaine qui présentent l'affiche du Festival du cheval. Il n'y a donc pas d'autres annonceurs, rien d'autre à vendre, dans ce pays, que cette fête du cheval ? » Christophe Donner s'est fait manipuler pendant son voyage en Syrie il y a quelques mois. L'écrivain l'assume et le raconte dans « Quatre idiots en Syrie » (éditions Grasset). « - C'est du felfel, un plat traditionnel que ma mère m'a fait pour le manger dans l'avion. - Fel... what ? Il est strictement interdit d'importer des denrées alimentaires non déclarées sur le sol américain ! » En arrivant aux États-Unis, en 2004, Sami Améziane n'est pas au bout de ses surprises. Étudiant à l'université du Connecticut puis basketteur, il relate son année folle américaine dans « Amazing » (éditions AS Prod), avec la touche humoristique de celui que l'on connaît sous le nom de Comte

de Bouderbala. #Connexion Beyrouth, avec Gregory Buchakjian, historien de l'art et artiste de l'exposition « Habitats abandonnés de Beyrouth », jusqu'au 5 janvier 2020 à la Villa Empain de Bruxelles. #Atmosphère avec les coups de coeur culturels des invités.

Invités : Christophe Donner, cinéaste et écrivain, auteur de « Quatre idiots en Syrie » ; Sami Améziane alias le Comte de Bouderbala, ex-international de basket, humoriste, auteur de « Amazing » ; Tamara Al Saadi, comédienne et autrice, metteuse en scène de « Place » ; Gregory Buchakjian, historien de l'art, artiste de l'exposition « Habitats abandonnés de Beyrouth » (depuis Beyrouth).

UNE JOURNÉE PARTICULIÈRE

Dimanche 17 novembre 2019 par Zoé Varier

Tamara Al Saadi : « Quand on vit sous une dictature, celle-ci s'inscrit au cœur de la cellule familiale »

54 minutes

>>> Ecouter le replay

Dans sa pièce 'Place', la dramaturge et metteuse en scène d'origine irakienne interroge les mécanismes d'assimilation à l'œuvre dès son arrivée en France à l'âge de quatre ans. Au micro de Zoé Varier, elle se souvient de cette "journée particulière" : celle de l'arrestation du dictateur Saddam Hussein en décembre 2003.

La pièce *Place* de Tamara Al Saadi est lauréate du Prix du Jury et du Prix des Lycéens du Festival Impatience 2018 © Thomas Ledoux

Tamara Al Saadi est une **comédienne, autrice et metteuse en scène**, née à Bagdad, en Irak. En 1991, alors qu'elle est âgée de quatre ans, elle vient en Europe avec sa famille pour des vacances. C'est pendant ce séjour qu'éclate **la Guerre du Golfe**, qui fermera les frontières irakiennes et empêchera tout retour dans son pays d'origine pendant de nombreuses et longues années. Cet exil forcé et **les mécanismes de son assimilation au sein de la société française** se trouvent au cœur du **spectacle *Place***, qu'elle a écrit et mis en scène.

Place, de Tamara Al Saadi, est en tournée en France jusqu'au printemps 2020 / Pascal Gely

13 décembre 2003 : Saddam Hussein est arrêté

La journée particulière qu'a retenue Tamara Al Saadi est celle du 13 décembre 2003. Ce jour-là, le dictateur **Saddam Hussein était arrêté par les forces américaines** lancées dans la Guerre en Irak. Tamara Al Saadi, alors adolescente, apprend la nouvelle par sa mère, au téléphone. Alors qu'elle attendait et espérait depuis sa plus jeune enfance **la chute de cette dictature**, elle ne peut pas s'empêcher d'être choquée par les images de **la capture de Saddam Hussein**, ni de réaliser que cette arrestation est bien en-dessous de ses espérances.

> **Je rêvais d'un espace révolutionnaire, qu'un pays allait se soulever pour faire tomber cette dictature. Il s'avère que c'est l'intervention américaine, un mouvement d'invasion, qui a fait chuter le régime et non le peuple irakien qui s'est libéré lui-même.**

Pour elle, par surcroît, **la manière dégradante dont a été montré Saddam Hussein** et le sort (notamment médiatique) qui lui a été réservé en disaient long sur la perception qu'avaient les forces de la coalition militaire, les « **envahisseurs** » pour reprendre ses mots, du **peuple irakien**.

> **On vit dans une société où le fait d'être arabe est problématique. Cette graine de la honte est semée très vite.**

Assimilation ou intégration ?

Pour **Tamara Al Saadi**, la chute du régime de Saddam Hussein n'a pas signifié le retour de sa famille en Irak. Celle qui est devenue par la suite comédienne, autrice et metteuse en scène avait alors 16 ans et elle se sentait déjà plus française qu'irakienne. Un basculement de son "identité" qui ne s'est pas fait facilement. Dans sa pièce ***Place***, elle exprime cette dualité identitaire, le sentiment de n'être pas tout à fait une Irakienne, ni une Française, le sentiment de n'être jamais à sa place.

Dans *Place* de Tamara Al Saadi, le personnage principal, Yasmine, est dédoublé / Pascal Gely

Dès l'école, en effet, **Tamara Al Saadi** a compris que la partie irakienne d'elle-même était dérangeante, que les erreurs de compréhension culturelle pouvaient lui coûter cher, qu'il serait bon, même, d'oublier sa langue maternelle, l'arabe. C'est pour cette raison qu'elle parle d'**assimilation au sein de la société française, et non d'intégration**.

> **“ L'assimilation, ce sont des mécanismes de lissage, d'homogénéisation et c'est pour ça que je l'oppose à l'intégration. L'intégration, c'est la reconnaissance de la différence de l'autre, de la croyance de l'autre et, pour moi, c'est là qu'est la laïcité.**

Place en tournée dans toute la France

La pièce ***Place* de Tamara Al Saadi** est lauréate du Prix du Jury et du Prix des Lycéens du Festival Impatience 2018. C'est l'une des révélations du **Festival d'Avignon 2019**.

Place se joue au 104, à Paris, du 23 au 28 novembre 2019. La pièce est ensuite en tournée dans toute la France jusqu'en mai 2020.

"Je me souviens de mon enfance comme d'un cri." - *Place*, écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi / Pascal Gely

La programmation musicale du jour

- The White Stripes, "*Seven Nation Army*", 2003
- Barbara, "*Il n'y a pas d'amour heureux*", 1960
- Black Pumas, "*Fire*", extrait de l'album *Black Pumas* (dans la playlist de France Inter), 2019

Le générique de l'émission

Isabelle Pierre, "*Le temps est bon*" (1971), remixé par Degiheugi, 2012

Les invités

- Tamara Al Saadi Comédienne, autrice et metteuse en scène

L'équipe

- Zoé VarierProductrice
- Flora BernardRéalisatrice
- Hugo CombeAttaché de production
- DjubakaProgrammateur musical

LE MASQUE ET LA PLUME

Dimanche 3 novembre 2019 par Jérôme Garcin

Au théâtre : "La Vie de Galilée", "Le Malade imaginaire", "N'écoutez pas mesdames", "Les Naufragés"...

53 minutes

>>> Ecouter le replay (à 51 :20)

Faut-il aller voir "La Vie de Galilée" de B. Brecht, "Le Malade imaginaire" de Molière, "N'écoutez pas mesdames" de S. Guitry, "En garde à vue" de J. Wainwright, "L'heureux stratagème" de Marivaux, "Pour un oui pour un non" de N. Sarraute, "Les Naufragés" de P. Declerck et "La fin de l'homme rouge" de S. Aliexievitch ?

Ce que les critiques du Masque et la Plume vous conseillent d'aller voir au théâtre © Getty / Natalia Ganelin

Les conseils avisés de nos chers critiques :

[…]

Armelle Héliot : *On s'en va*, de Krzysztof Warlikowski d'après Hanokh Levin (Théâtre National de Chaillot). **Et *Place*, de Tamara Al Saadi (104 Paris) du 23 au 28 novembre.**

[…]

ART ET CRÉATION

PAR LES TEMPS QUI COURENT par Marie Richeux

DU LUNDI AU VENDREDI DE 21H00 À 22H00

S'ABONNER | CONTACTER L'ÉMISSION

>>> Ecouter le replay

Tamara Al Saadi : "Quand on aime, on se sent à la bonne place"

15/01/2020

L'autrice et metteuse en scène part en tournée dans toute la France avec sa pièce *Place*, présentée lors du Festival d'Avignon2019 et lauréate du Prix du jury et Prix des lycéens au Festival Impatience 2018. Elle nous parle de présence–absence, d'assimilation et d'intégration.

Tamara Al Saadi• *Crédits : Thomas Ledoux*

Auteure, comédienne et metteuse en scène franco-irakienne, Tamara Al Saadi articule son travail entre la recherche en sciences sociales et la création théâtrale. Diplômée de l'école des arts politiques de Sciences Po Paris, elle fonde, en collaboration avec Mayya Sanbar, la compagnie "La Base" et mène des ateliers de théâtre qui questionnent le processus de construction identitaire dans l'immigration dans des collèges et lycées de Seine-Saint-Denis.

Sa dernier création *Place*, est en tournée en France jusqu'en mai 2020.

Place de Tamara Al Saadi• *Crédits : Pascal Gely*

Extraits de l'entretien

« Dans mon spectacle j'utilise la radio car, au-delà du fait que je voulais traduire quelque chose de sensitif que je connaissais et qui appartenais à mon espace familial, le son a pour vertu d'être présent-absent. La question de la présence-absence est présente à différents niveaux de la pièce, que ce soit sans certains personnages, certaines thématiques, et je me disais que pour traduire cette présence-absence le son était le meilleur médium. On a également travaillé sur la question de perceptibilité. L'idée c'était que les gens ne soient pas sûrs de bien entendre. »

« Cette pièce décrit le mécanisme de l'assimilation, le fait de se sentir toujours encombrant, au mauvais endroit, et chercher constamment sa place, et finalement découvrir qu'une place c'est un processus, ce n'est jamais quelque chose de figé. On met du temps à comprendre ce qu'est se sentir à la bonne place, et aujourd'hui, je me dis que c'est simplement juste aimer. Quand on aime, on se sent à la bonne place. »

« Je pose beaucoup le terme d'intégration ainsi que celui d'assimilation. L'assimilation, c'est pour moi, un processus d'évincement, c'est une culture qui en interdit une autre, un conflit et une tension. Cette mise en tension crée cette dualité, ces renoncements. Tout d'un coup, on nous met face à un choix, comme si notre condition d'être dépendait de ce choix. En fait, c'est une fiction, une erreur. Au contraire, l'intégration pour moi, c'est une rencontre, une mutualisation des richesses. Moi j'ai expérimenté l'assimilation, pas l'intégration. »

« Je parle de mon endroit de difficulté, et je crois que l'intime est l'espace du commun, malgré ce qu'on peut croire. Quand on croit qu'on est vraiment tout seul à vivre quelque chose, là où ça fait le plus de mal ou le plus de bien, un endroit qui nous est très singulier, et

qu'on arrive à nommer d'une façon ou d'une autre ce vécu-là, ça créer avec les gens une très belle complicité. Pour moi, l'intime fédère beaucoup, et le théâtre permet aussi de fédérer. »

Archives

Annie Ernaux, émission "Répliques", France Culture, 2008
Emission "Nuits magnétiques : hauteur d'enfance", France Culture, 1990
Peter Brook, émission "les mardis du théâtre", France Culture, 1986
George Steiner, émission "A voix nue", France Culture, 2003
Mahmoud Darwich, émission "Radio libre", France Culture, 2004

Références musicales

Mardo El-Noor, *Ya Rakib Al Abatyya*
Tindersticks, *Travelling light*

Dates de tournée

Mardi 21 > Jeudi 23 janvier à la Comédie de Reims, CDN (51)
Mardi 28 janvier au Vivat, Scène Conventionnée, Armentières, (59)
Vendredi 31 janvier au Théâtre de Chelles, Scène Conventionnée (77)
Mardi 10 mars à 20h30 au POC! d'Alfortville (94)
Jeudi 13 mars à Chateauvallon-Liberté, Scène Nationale, Toulon (83)
Jeudi 14 mai au Dôme de Gascogne du CIRC, CIRCA, Auch (32)

EN SOL MAJEUR

Podcast

Tamara Al Saadi, l'Irak sur le bout de la langue

Par Yasmine Chouaki
Diffusion : dimanche 10 novembre 2019
>>> Ecouter le replay

Tamara Al Saadi(c) Thomas Ledoux

Brune et cérébrale, Tamara Al Saadi se promène avec un gros dictionnaire sous le bras. Un dictionnaire français-arabe, mais avec des mots arabes en voie de disparition..Et puis des concepts psychanalytiques très bavards. Il faut, pour comprendre cette image, vous dire que cette brune cérébrale est née à Bagdad et que le sol irakien s'est dérobé sous ses pieds lorsqu'elle avait 5 ans. La guerre du Golf a fait trembler les murs de son histoire. Puis la France, son école républicaine & Sciences-Po Paris ont pris le relais. Et là, que s'est-il passé dans la chambre intérieure de Tamara Al Saadi? C'est ce que sa pièce raconte. Place (c'est le titre) est une autofiction psychanalytique qui secoue de très gros mots (comme assimilation et intégration). L'oubli des origines, la réconciliation d'un moi arabe et d'un surmoi français, l'Irak perdu, les sciences politiques conquises, le théâtre...

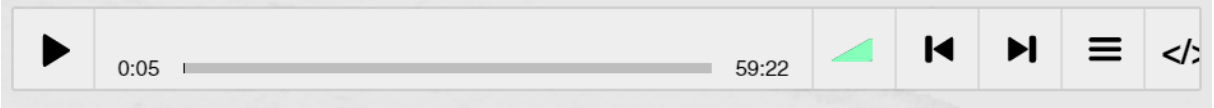
Les choix musicaux de Tamara Al Saadi

Kazim al-Sahir عبرت الشط على مودك Obart el shat ala modak

Akhenaton IAm La fin de leur monde

Présentation : Swann Blanchet

Scène Ouverte//Théâtre émergent et Festival Impatience//9.12.2019



>>> Ecouter le replay

A l'occasion de la onzième édition du Festival Impatience, Scène Ouverte s'intéresse aujourd'hui à la création émergente ! En effet, en ce mois de décembre, le théâtre émergent est à l'honneur dans plusieurs grandes salles de Paris et de la région parisienne, grâce au Festival Impatience qui réunit, comme chaque année, des écritures contemporaines et de jeunes compagnies professionnelles.
Au fil de cette émission consacrée au théâtre émergent, nous tenterons donc de comprendre ce qu'est un artiste émergent. Nous réfléchirons aussi aux enjeux de la création émergente, à ses spécificités, aux défis qu'elle pose dans le paysage théâtral actuel.
Sont réunis autour de la table, pour parler de ce sujet et vous faire découvrir le théâtre de demain, les metteurs en scène Tommy Milliot et Laurent Bazin, la comédienne Mayya Sanbar, et Julie Sanerot, adjointe à la programmation artistique du Festival Impatience.

Le Festival Impatience continue jusqu'au 18 décembre 2019 au Centquatre-Paris, au Jeune Théâtre National, aux Plateaux Sauvages et au Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France.

Retrouvez Mayya Sanbar dans le spectacle *Place* de Tamara Al Saadi, qui se jouera le 13 décembre à l'Espace Culturel André Malraux, au Kremlin-Bicètre, puis en tournée en France.

Retrouvez la nouvelle création de Tommy Milliot, Massacre, un texte de Lluïsa Cunillé, à la Comédie-Française du 23 janvier au 8 mars 2020.
Retrouvez le nouveau spectacle de Laurent Bazin, Le Baptême, du 22 au 26 janvier 2020 au Centquatre-Paris.

Programmation musicale:

Joe Bel – « Hit The Roads »
Diamond Platnumz et Fally Ipupa – « Inama »

Interview : Adèle Baucher et Thibaut Marion

Réalisation : Margot Page

Présentation : Swann Blanchet

PRESSE ECRITE

FIGARO SCOPE
•RESTOS •EXPOS •CINÉMA •THÉÂTRE •MUSIQUE

PREMIER BALCON

LE THÉÂTRE PAR **ARMELLE HÉLIOT**

Miroirs des femmes

Combien sont-elles ? Dans *Des femmes* de Régis de Martrin-Donos, qui signe également la mise en scène, des personnages se succèdent. Des jeunes, des plus âgées, certaines venues du fond des temps, d'autres qui sont nos contemporaines. Elles sont sept, en tout. Une seule comédienne les incarne. Elle est saisissante. Silhouette fine et fluide déliée par la discipline de la danse, visage à l'architecture ferme, regard profond, cette belle brune pourrait être une héroïne de Garcia Lorca. Un grand caractère tressé d'origines libanaise et brésilienne. Elle se nomme Fernanda Barth. Elle est impressionnante. Elle est passée par le conservatoire et la Sorbonne. Elle a eu l'idée de cette traversée, hantée par des aînées dont elle connaissait les témoignages, les paroles. Dans les mains d'un auteur sensible, elle va au plus profond, sans nul excès de pathos. Bergère accusée de sorcellerie, féministe, chanteuse, prostituée, adolescente en rupture, enveloppée des lumières de Jennifer Montesantos, elle fait passer le public fasciné par toutes les émotions possibles.

Advenir à soi-même est une longue et difficultueuse aventure.

Un grand caractère, également, Tamara Al Saadi. Avec *Place*, pièce qu'elle a composée, met en scène et qui a remporté les prix du jury et des lycéens au Festival Impatience 2018, elle puise dans sa vie, dans son chemin singulier pour nous dire, entre larmes et rires, combien advenir à soi-même est une longue et difficultueuse aventure. Tamara Al Saadi est née en Irak. Elle a subi enfant une partie du terrible conflit avec l'Iran. Sa famille séjournait en France lorsque éclata la première guerre du Golfe. Tamara était une petite fille de 5 ans qui ne parlait qu'arabe. Le destin décida du pays où elle grandirait tandis que ses parents rêvaient de retour entre Tigre et Euphrate. Tamara Al Saadi a grandi, comme elle le dit, *« en attendant »*, *« en suspension »*. Aujourd'hui, elle ressaisit son parcours, donnant la parole à des figures très différentes, hantées par la question de la « place » à se faire dans le monde, entre deux cultures éloignées. Où trouver sa légitimité, où se trouver ? Passée par l'institut d'études politiques et une excellente école d'art dramatique, Tamara Al Saadi signe un spectacle qui n'est pas sans très légères faiblesses dans sa construction comme dans son expression. Mais elle dirige avec intelligence huit interprètes talentueux, toutes générations réunies. L'héroïne, Yasmine, est incarnée par Marie Tirmont et son double, Mayya Sanbar. Nulle schizophrénie destructrice, mais une parole partagée, un dialogue au milieu des autres. Vif, sans amertume, du vrai théâtre et de grandes questions. ▮

« Des femmes »,
Lavoir moderne parisien,
jusqu'au 10 novembre.
Durée : 1 h 05.
Tél. : 01 46 06 08 05.

« Place » en tournée,
notamment
au Centquatre,
du 23 au 27 nov.
Durée : 1 h 30.
Tél. : 01 53 35 50 00.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Être d'ici et d'Irak

Avec originalité, Tamara Al Saadi interroge les processus de construction identitaire.

La pièce s'inspire de sa propre histoire. Tamara Al Saadi a à peine 5 ans lorsque, en vacances en France avec ses parents, éclate la première guerre du Golfe. Impossible de rentrer. Bagdad est enseveli sous un déluge de bombes. Elle se retrouve dans une cour d'école maternelle, sans comprendre ni parler un mot de français. Première expérience d'hostilité et de racisme. Elle a 16 ans lorsque Saddam Hussein est exécuté. Paradoxalement, l'humiliation du dictateur lui apparaît comme celle du peuple irakien, sauvé non par sa propre révolution, mais par *« les envahisseurs américains »*. Elle comprend que la guerre civile va être longue et sans merci. Dans *Place*, Yasmine est son double. De manière subtile et percutante, elle crée Yasmine 1, son alter ego arabe, et Yasmine 2, sa version française, incarnées par deux comédiennes (Mayya Sanbar et Marie Tirmont) accentuant la dualité, voire la schizophrénie du personnage, la seconde lançant à la première : *« Tu n'es qu'un empêchement. »* Il y a aussi Houda, sa sœur, et Nabil, son frère. La mère est murée dans la douleur de la guerre terrifiante qui déchire son pays. Le père, qui a été incarcéré sous Saddam, n'est que l'ombre de lui-même. À l'intérieur de la cellule familiale, on s'éteint à bas bruit. Les enfants revendiquent de vivre à l'air libre leur nouvelle vie. Yasmine est la plus entêtée. Lorsqu'elle rencontre Alexis, elle est prête pour l'initiation amoureuse mais vite rattrapée par les obstacles et les stéréotypes que lui renvoient les parents d'Alexis.

On est autant à Bagdad qu'à Paris

En vingt tableaux, la pièce se déroule dans l'espace mental de Yasmine, reconstituant souvenirs et perceptions, de l'enfance à sa construction de jeune adulte *« en suspension, entre deux langues qui s'interdisent l'une l'autre »*. On est autant à Bagdad qu'à Paris. Avec juste quelques chaises sur le plateau et du sable qui se répand comme la destruction, on traverse les nombreux lieux du récit : la maison, la salle de classe, les bancs du service étrangers de la préfecture de police… Sans cesse prédomine pour Yasmine le sentiment de n'être ni irakienne, ni française. Jamais à sa place. Cela pourrait être seulement tragique, mais Tamara Al Saadi a une puissance de vie et de recomposition qui emporte le respect et donne de la joie. •

MARINA DA SILVA

Le 13 décembre à l'Ecam du Kremlin-Bicêtre.
Du 7 au 10 janvier à la Comédie de Saint-Étienne.
Puis en tournée jusqu'en mai 2020.

Place

THÉÂTRE

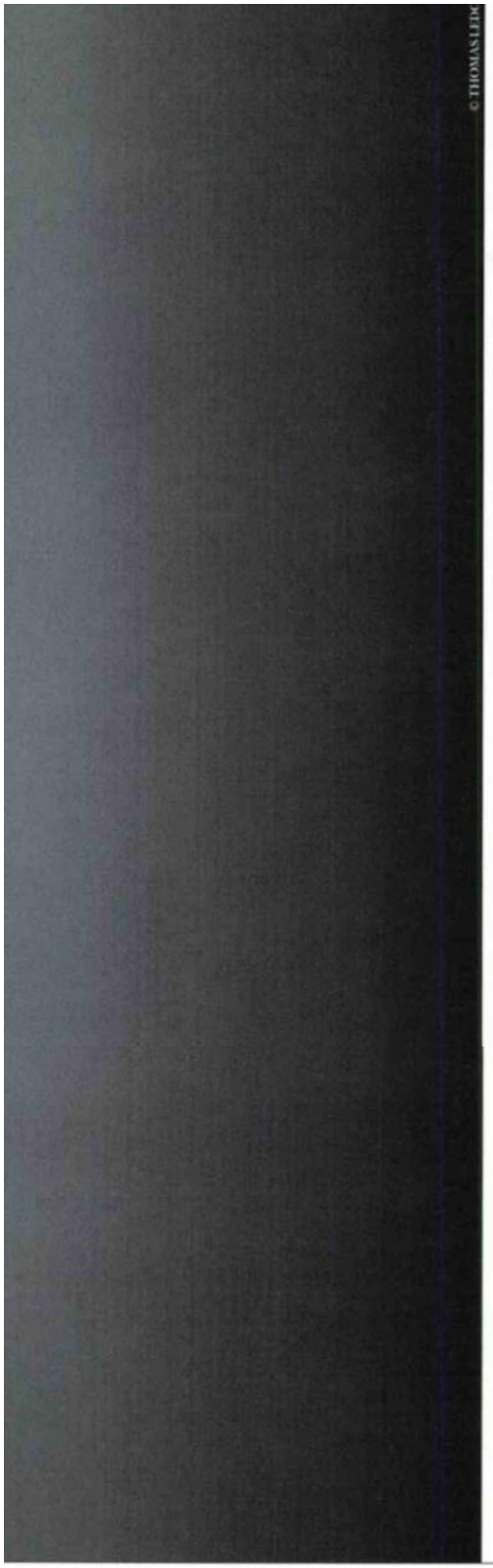
Née à Bagdad au début des années 1990, Yasmine grandit en France dans une famille paralysée par la guerre et l'attente d'un retour. Il y a le père fantomatique, la mère folle de douleur, la sœur autoritaire et une pluie de sable intermittente, symbole de ruine et d'enlisement. À l'extérieur de ce foyer figé, tout la pousse à renoncer à sa part arabe. L'auteure et metteuse en scène Tamara al-Saadi s'inspire de sa propre histoire et décrit les difficultés d'avoir deux identités perçues comme contradictoires. Sept comédiens d'une grande justesse incarnent sur scène les tourments intérieurs d'une Yasmine divisée, interprétée à la fois par Mayya Sanbar et Marie Tirmont, tandem énergique. Les époques et les lieux se superposent, mais grâce au texte incisif et limpide, non dénué d'autodérision, on suit avec émotion l'évolution de cette jeune fille en quête d'elle-même. Un spectacle qui touchera aussi les adolescents. **NALY GÉRARD**

Du 7 au 11 janvier à Saint-Étienne (42), du 21 au 23 à Reims (51), le 28 à Armentières (59), le 31 à Chelles (77), le 10 mars à Alfortville (94), le 13 à Ollioules (83), le 14 mai à Auch (32).
compagnielabase.fr

PASCAL GÉLY

VIVRE SUR DES RUINES, en quête de soi-même.

TRANSFUGE



© THOMAS LEDL

Je est une autre

Alors que commence le festival du théâtre émergent Impatience, évènement majeur de découvertes théâtrales en France, rencontre avec la lauréate de l'année dernière, **Tamara Al Saadi** qui présente sa pièce ***Place*** dans toute la France.

PAR MATHIEU CHAMPALAUNE

C'est une histoire de double que cette pièce, *Place*, qui a révélé la jeune Tamara Al Saadi sur la scène théâtrale française. Il s'agit de la confrontation de deux femmes qui n'en font qu'une : Yasmine, la française et Yasmine, l'irakienne. Comment les concilier ? L'histoire foncière et douloureuse de l'intégration se joue dans cette double incarnation. Pourtant, lorsque l'on rencontre Tamara Al Saadi au café du Centquatre, cette jeune comédienne, dramaturge et metteure en scène de trente-trois ans s'avère apparemment sereine. Elle semble encore surprise du parcours qu'a connu son deuxième spectacle, *Place*. Présenté l'année dernière au Festival Impatience - « une sélection qui était déjà une énorme surprise » confie-t-elle -, sa pièce est repartie avec le prix du Jury et celui des lycéens. Une consécration qui a tout accéléré : quelques mois plus tard c'est dans le In du festival d'Avignon que l'on a

FESTIVAL IMPATIENCE
présentation de huit spectacles de jeunes compagnies au Centquatre, aux Plateaux Sauvages, au Jeune Théâtre National, au Théâtre Louis Aragon de Tremblay, du 6 au 18 décembre. Pour plus d'informations : festivalimpatience.fr

PLACE
écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, avec Mayya Sanbar, Marie Tirmont, Ismaël Tifouche. Au Centquatre jusqu'au 28 novembre, puis en tournée à Nancy, Saint Etienne, Reims…

retrouvé ce spectacle avant d'entamer un tour de la France cette saison.Dans *Place*, elle fait le récit, en grande partie autobiographique, d'une femme, Yasmine, arrivée d'Irak en France alors qu'elle était enfant, qui doit faire face à tous les mécanismes de rejet que peut rencontrer une immigrée obligée de s'assimiler et ainsi de renoncer à sa culture et à sa langue. Si cette pièce a reçu un bel accueil, tout n'a pas été pour autant simple : « j'ai été confrontée dans la création de ce spectacle à un certain nombre de blocages du fait de mon sexe et de mon origine, ce qui est terrifiant. Je pourrais écrire une suite de *Place* à propos de la réception parfois difficile de ce spectacle et de ce que j'ai pu affronter. ».

Assimilation

Au début de *Place*, le personnage principal, Yasmine, se rend compte qu'elle oublie des mots en arabe, comme si une part d'elle-même la quittait. Comme Yasmine, Tamara Al Saadi a vécu cette perte de sa langue maternelle. « Je me réveillais la nuit, et je n'arrivais pas à me rendormir tant que je ne retrouvais pas le mot arabe qu'il me semblait avoir oublié » détaille-t-elle. Une expérience qui l'a alors poussé à examiner dans sa pièce la manière dont le processus d'assimilation a pu se mettre en place de manière violente. « J'aurais voulu m'intégrer et non m'assimiler, mais je n'ai pas eu le choix du fait des situations que j'ai rencontrées. L'assimilation est un acte douloureux de destruction, qui n'est pas souhaitable. Je l'oppose à l'intégration qui est pour moi une mutualisation des richesses des cultures et des langues qui se rencontrent. L'assimilation est un conflit entre une culture qui veut interdire l'autre. J'ai voulu décrire ce conflit et je raconte cette douleur sans avoir de réponses. ».

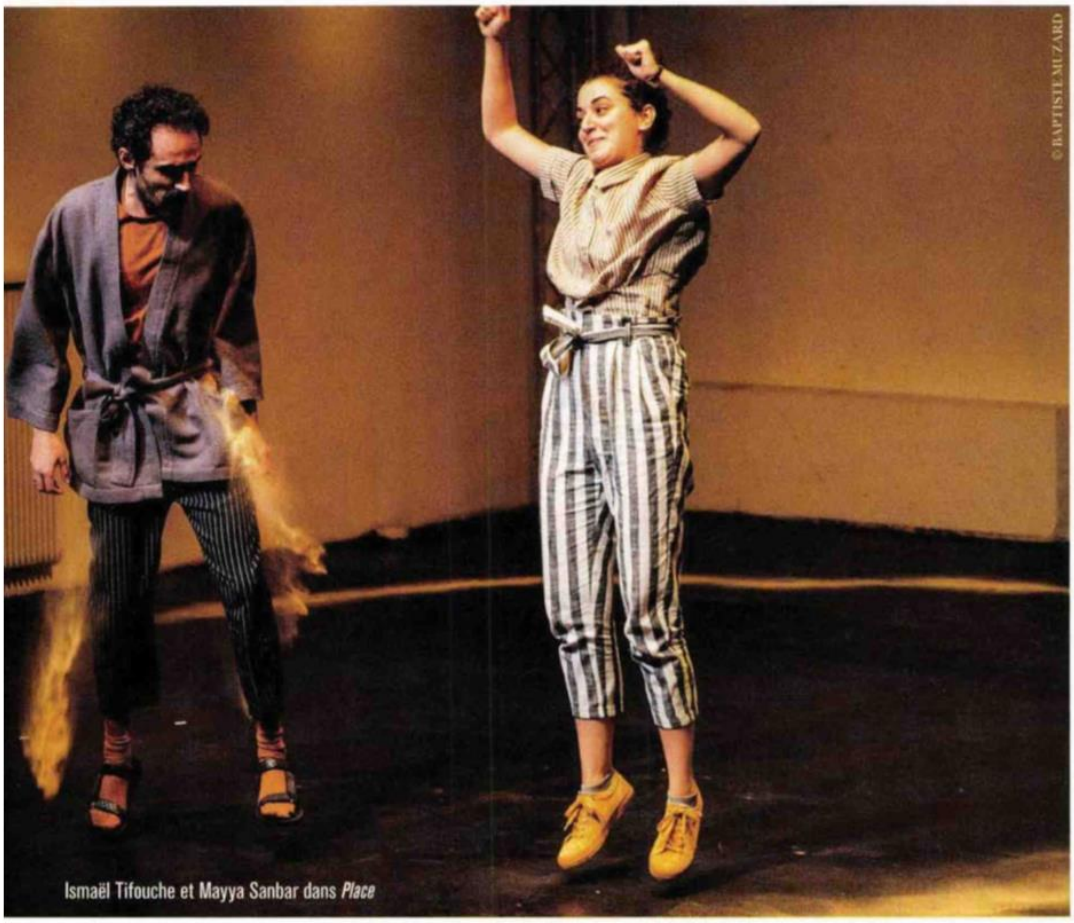
Pour figurer ce conflit, elle choisit une double incarnation pour son personnage de Yasmine, à travers deux comédiennes, Mayya Sanbar et Marie Tirmont, interprétant l'une une version irakienne et l'autre une version française de Yasmine. Est reproduit également sur le plateau l'espace mental de la protagoniste, troublée par les forces contradictoires qu'exercent sa famille et la société. En sondant ses origines et son passé, Tamara Al Saadi tente ainsi de dépasser ce conflit pour se réconcilier avec sa propre dualité, entre l'Irak et la France, le théâtre et les sciences sociales, pour refléter la construction d'une identité, à la fois intime et artistique, plurielle et mouvante.

Mettre les mots

Alors que la découverte à l'âge de neuf ans du théâtre, et particulièrement du jeu, fut une « révélation » comme elle se le remémore, elle se passionne aussi très vite pour les sciences sociales, qui lui ont permis de mettre des mots sur ce qu'elle traversait. « Quand j'étais plus jeune, j'hésitais entre faire de la politique ou du théâtre et finalement j'ai fait les deux, reconnaît-elle. Je suis d'abord allé dans mes études vers l'histoire et la science politique mais je me suis rendu compte que ce n'étais pas l'outil dont j'avais envie pour dialoguer avec la société, je préférais passer par le sensible et je suis retourné au théâtre. Mes choix sont dictés par la convergence de ces deux champs, par la volonté de transmettre et traduire des phénomènes sociologiques par le biais de l'imagination et du sensible. ». Dans le théâtre, elle dit également voir un espace d'expression où elle peut « créer un dialogue dans le silence, sans rapport de force, contrairement à l'espace du débat. ». Il s'agit ainsi de faire le pont entre le public et les auteurs de sciences sociales qui l'ont marquée.

Communion

La metteure en scène explique par ailleurs rêver d'une communion populaire avec le public, « un peu comme pour celui d'un stade de foot », et apprécie de voir des spectateurs venus de milieux et origines très différents : « lorsqu'au théâtre de Gennevilliers, des mères de famille se sont levées à la fin du spectacle pour faire des youyous, c'était comme une victoire » raconte-t-elle encore émue. Aussi, se réjouit-elle des réactions du public. « J'écris peut-être avant tout pour les adolescents, cette période a été très importante pour moi, dans ma définition de mon rapport au monde ». D'ailleurs, c'est cette période de l'enfance et de l'adolescence qu'elle met en grande partie en scène ; un moment de construction pour tous, mais qui n'en est que plus complexe lorsque l'on est tiraillé par les cultures et les langues.



Ismaël Tifouche et Mayya Sanbar dans *Place*

L'amour des acteurs

Tamara Al Saadi, qui ne se reconnaît pas d'influence théâtrale précise, se dit avant tout guidée par l'amour des comédiens et leur intensité. Si elle écrit toujours en amont du plateau, c'est souvent en pensant à des comédiennes qui l'accompagnent et qu'elle veut sublimer.

C'est ainsi qu'est né son premier spectacle *Chrysalide* en 2012 : « j'avais raté à l'époque plusieurs fois le concours du Conservatoire et tout semblait alors terminé, se rappelle-t-elle. C'était aussi le cas pour deux autres comédiennes, Justine Bachelet et Kristina Chaumont, qui étaient avec moi à l'école. J'ai eu envie d'écrire pour elles car je les trouvais magnifiques, pour leur créer un espace théâtral sur mesure qui les révélerait. ». Aussi, elle affirme l'importance de l'empathie dans le rapport à la direction d'acteur. « J'avais demandé aux comédiens de se renseigner sur les thématiques de la pièce, et certains d'entre eux ont expérimenté des réalités qui leur étaient inconnues, ce qui a pu changer leur regard sur le racisme». C'est d'ailleurs pour rester au contact de ses comédiens qu'elle veut continuer à jouer chez d'autres metteurs en scène, comme elle le fera début 2020 dans le *Candide* d'Arnaud Meunier : « je pense qu'il est bien, lorsqu'on dirige des acteurs, de pouvoir expérimenter aussi soi-même sa temporalité et sa corporalité de comédienne. ». Comme une manière aussi finalement de se confronter toujours à des langues nouvelles.

la terrasse

TEXTE ET MES TAMARA AL SAADI

Publié le 24 septembre 2019 - N° 280

S'inspirant de son propre vécu, Tamara Al Saadi retrace l'expérience de son arrivée en France et son combat pour y trouver sa place. Depuis l'enfance jusqu'à l'âge adulte.

« *J'ai grandi à Paris, dans un "en attendant".* » confie Tamara Al Saadi. En attendant de pouvoir rentrer en Irak, alors que la Guerre du Golfe vient d'éclater et que les frontières de son pays se sont fermées. Elle avait alors 5 ans… Si l'illusion du retour semble figer le temps, de manière toujours plus aiguë pour les plus âgés, elle oblige chacun des membres de la famille à tenter de se construire entre sa culture d'origine et celle inconnue du pays d'accueil. C'est sa propre expérience de l'exil que raconte *Place*, autofiction née « *de la nécessité de parler d'une impasse, de ce sentiment qu'éprouvent parfois les étrangers à n'être jamais au bon endroit, de la bonne façon* ». Pour ce faire, la jeune auteure et metteure en scène, qui a

remporté avec cette pièce le prix des Lycéens et le prix du jury du Festival Impatience 2018, installe le récit dans un espace mental où elle convoque ses souvenirs et ses fantômes d'enfance, et donne à voir dans une scénographie très sobre ce qui accroche et achoppe dans sa quête identitaire. A la maison, à l'école, à la Préfecture de police, lors d'un dîner avec les parents de son petit-ami français… Plutôt qu'un déroulé linéaire, elle choisit la mise en lumière vive et affûtée de certaines situations, certaines tensions, utilisant régulièrement la distance de l'humour mais laissant voir aussi la gravité des blessures.

Conflits intérieurs

Née pendant la guerre entre l'Iran et l'Irak, sa famille a été imprégnée de moments de souffrance. « *Je me souviens de mon enfance comme d'un cri*. » assène-t-elle. Afin de dramatiser les conflits intérieurs qui l'agitent, le personnage principal de Yasmine est dédoublé. Toutes deux, Yasmine 1 et Yasmine 2, sont interprétées avec talent par Mayya Sanbar et Marie Tirmont. D'un côté une jeune fille qui représente son moi originel, irakien. De l'autre une jeune fille qui se veut française en voulant évacuer sa part arabe, et qui lance à son double : « *Tu n'es qu'un empêchement.* » Cette projection d'une subjectivité exacerbée a le mérite de la clarté, et fait émerger des moments d'émotion, mais elle génère aussi une dramaturgie démonstrative, avec quelques fragilités. L'aspect autobiographique et intime rejoint bien sûr des questions politiques, et la pièce invite à réfléchir à ce que signifient l'intégration ou l'assimilation, sujets de nombre de débats parfois étriqués. Etriquée, la pièce ne l'est pas, tant elle s'attache à laisser voir la coexistence d'enjeux et perceptions contradictoires.

Agnès Santi

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

PLACE

DE ET PAR **TAMARA AL SAADI**

THOMAS LEDOUX

Jeune comédienne et metteure en scène émergente, Tamara Al Saadi signe avec *Place* sa quatrième création. La pièce a reçu le prix du Jury et le prix des Lycéens du Festival Impatience en 2018.

PROPOS RECUEILLIS PAR **MÉGANE ARNAUD**

LA PIÈCE

Yasmine ne comprend plus l'arabe. Une enfant, façon de thérapeute, lui conseille de retraverser son histoire pour comprendre ce qui lui arrive. Alors Yasmine se souvient : de son arrivée à Paris quand elle est très jeune, et du chemin qui mène jusqu'à l'âge adulte. Un parcours marqué par des va-et-viens constants entre une cellule familiale coincée dans un espace-temps figé, Bagdad, et une société française méconnue. Pour exister dans ces deux mondes contradictoires, Yasmine doit se dédoubler.

◆ REPRÉSENTER **LA VIOLENCE DE L'ASSIMILATION**

« Je souhaitais parler des mécanismes de l'assimilation et du racisme ordinaire, que j'ai vécus intimement, et transcrire cette traversée. *Place* est une autofiction. Je suis partie de mes propres expériences et j'ai réinventé certains échanges, j'en ai laissé d'autres tels quels. Par exemple, les propos des scènes à la préfecture de police lors de la demande de nationalisation sont rapportés mot pour mot. C'est d'ailleurs tout l'intérêt du théâtre par rapport à la recherche en sciences sociales : on peut amener les choses sensiblement, donner à voir des expériences sous un jour nouveau, peut-être plus ludique. Le théâtre permet de visibiliser des phénomènes invisibles. La tension à l'intérieur du personnage de Yasmine, entre sa cellule familiale et le reste de la société, a été traduite théâtralement en dédoublant le personnage. Deux entités distinctes, Yasmine 1 et Yasmine 2, sont incarnées par deux actrices différentes. Au départ, cette dualité est salvatrice, mais elle génère vite une auto-oppression. J'avais envie d'explorer la manière dont on retourne contre soi la violence de l'assimilation. On intériorise l'oppression externe au fur et à mesure de la vie. Ce dédoublement du personnage – une version arabe et une version française – était pour moi la façon la plus simple, directe et drôle de raconter ça sur scène. L'assimilation se traduit aussi dans les corps : il faut ressembler à la classe dominante. Yasmine 2, blonde aux yeux bleus, est l'idéal à atteindre. »

◆ **UNE DRAMATURGIE** DES SITUATIONS

« J'ai écrit une première version du texte, beaucoup plus courte, en 2015. Je l'ai éprouvée en lecture avec les comédiens, avant de retourner à l'écriture. La version finale a vu le jour en 2017. J'écris toujours avant de mettre en scène. Mon écriture émerge toujours de quelque chose que je connais, cela me permet de me sentir légitime. Pour écrire, comme je suis aussi comédienne, je pars beaucoup de la sensation et de l'intention de jeu. Je suis très attachée à la dramaturgie et aux situations. Je convoque alors le registre de langue le plus adapté à la situation que je veux explorer. Il y a ainsi différents codes de jeu dans la pièce : du burlesque pour les scènes d'adolescence dans la cour de récré, du naturalisme pour celles qui ont lieu à la préfecture de police. La cohérence se situe au niveau du propos global et de l'enjeu commun. »

◆ PLONGER DANS **L'ESPACE MENTAL DE YASMINE**

« La scénographie, que j'aime légère, a été conçue pour raconter l'espace mental de Yasmine. Les chaises sont intéressantes : elles peuvent créer des séparations ainsi que de nombreux espaces – celui du repas partagé, ou des locaux administratifs. Le sable apparaît dès le début du spectacle, niché dans les costumes des comédiens, ces figures entre réalisme et poussière. Nous sommes face à des représentations, des souvenirs. Tous les personnages de la famille de Yasmine sont constamment présents sur scène, puisque nous

BAPTISTE MUZARD

« LA **DIRECTION D'ACTEURS** EST CE QUE JE PRÉFÈRE DANS LA MISE EN SCÈNE »

sommes au sein de sa conscience. L'effondrement du plafond, où du sable tombe du ciel, évoque une salle de classe bombardée en 1987 lors de la guerre Iran-Irak. J'avais envie d'une image forte. J'aime décliner des motifs tout au long du spectacle et faire surgir l'inattendu. »

◆ DIRIGER **À L'INTENTION**

« La direction d'acteurs est ce que je préfère dans la mise en scène. Durant l'écriture je pense aux comédiens. Qu'est-ce qui les amuserait ? Qu'est-ce qui les challengerait ? Les situations que je propose sont très claires, c'est un cadre qui aide l'acteur à faire des propositions. Je ne dirige les comédiens qu'à l'intention et aux circonstances de la scène dans l'économie globale de la pièce. J'essaie de les armer au mieux pour qu'ils se saisissent de l'histoire. Je les guide très peu sur la forme. Comme les membres de la famille de Yasmine sont quasiment toujours sur scène, en écoute, je demande aux acteurs de se nourrir de ce qu'il se passe pour pouvoir ensuite, à leur tour, traverser l'espace. Ces personnages sont traités comme des figures, très dessinées, précises physiquement, à l'image de la façon dont ils sont assis durant le prologue. La figure est intrinsèque au souvenir, ce dernier ne traite que de figure. »

◆ EXPLORER **LE SENTIMENT DU SOUVENIR**

« Le son m'a permis de faire sentir la présence/absence de l'Irak. Bagdad est constamment avec Yasmine. C'est un espace qu'elle connaît sans connaître et qui n'existe pour elle que lié à la culpabilité. Le développement chronologique est rythmé par les événements en Irak, qu'on entend à travers une bande-son faite d'archives radiophoniques. C'est un fantôme qui l'accompagne et tapisse la cellule familiale. Pour moi, la recherche sur le son est ce qui permet d'explorer au plus près le sentiment du souvenir. Le travail avec le micro aide à étirer les situations, notamment au moment des scènes d'adolescence, qui deviennent cauchemardesques. Il traduit l'impact et la trace des événements en soi. Dans la préfecture de police, le micro raconte la hiérarchisation entre l'administrateur, qui est surélevé et invisible comme la voix de Dieu, et l'administré visible en bas sur scène. Le micro amplifie la domination et permet de jouer en finesse : on entend le moindre petit bruissement, comme lorsqu'on est face à un enjeu déterminant. » ◆

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

THÉÂTRE

PLACE

Avec humour et poésie, la pièce raconte la construction d'un être confronté au processus d'assimilation, de l'enfance à l'âge adulte.

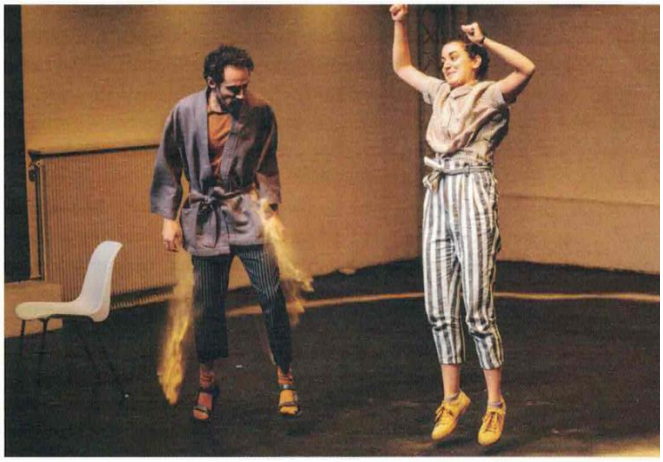
Il y a Yasmine 1, peau bronzée, cheveux bruns, yeux noirs. Il y a Yasmine 2, peau pale, cheveux blonds, yeux bleus. Yasmine 1 et Yasmine 2, deux figures, incarnées par deux jeunes comédiennes, pour interpréter un unique personnage : Yasmine, née en Irak et grandissant en France. Dans sa nouvelle création, *Place*, qui a obtenu le prix du Jury et le prix des Lycéens du festival Impatience, l'auteure et metteure en scène Tamara Al Saadi explore les gouffres, les béances et les contradictions de la construction d'une identité marquée par une double culture. Comment devenir soi quand on grandit entre un ailleurs et un ici, avec deux langues, deux manières d'être au monde qui s'entrechoquent ? Comment devenir soi quand la société dans laquelle on vit exige d'oublier la culture familiale ? Avec délicatesse, la jeune metteure en scène pose les questions de l'assimilation et de l'intégration, sans jamais les résoudre.

En racontant l'histoire de Yasmine à la première personne, en faisant de la scène l'espace mental de la jeune femme, son lieu du souvenir, la pièce évite l'écueil d'un spectacle à thèse, politique autant que morale. Alors que le sujet est brûlant et facilement explosif, *Place* rejette toute lecture univoque et simpliste. En décrivant – sans commenter – la complexité des conflits internes et externes à laquelle est confrontée Yasmine, la représentation laisse au spectateur sa liberté de penser et d'empathie.

Sur scène, huit comédiens généreux, dont Mayya Sanbar, Marie Tirmont, Roland Timsit, Françoise Thuriès, aux âges très disparates, jouent joyeusement comme des enfants. La direction d'acteurs franche et directe, dynamique et pimentée d'humour, mélange les codes de jeu en fonction des situations : du burlesque pour évoquer l'adolescence dans la cour de récré, du naturalisme lors des scènes à la préfecture de police. Dans un décor épuré – des chaises, du sable, un micro –, *Place* varie les rythmes et les registres. Alternant avec justesse drame et comédie, le spectacle surprend, émeut, et interroge. / MÉGANE ARNAUD

---

de Tamara Al Saadi / **mise en scène** Tamara Al Saadi - La Base / **avec** Mayya Sanbar, Marie Tirmont, Yasmine Nadifi, Françoise Thuriès, Ismaël Tifouche, David Chausse, Roland Timsit / **à voir** à Beyrouth, Saint-Ouen, Gennevilliers, Toulouse, Paris, Nancy, Kremlin-Bicêtre, Saint-Étienne, Reims…



BAPTISTE MUZARD

PRESSE WEB

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Critiques / Théâtre

Place de Tamara Al Saadi

par Gilles Costaz

La dualité de l'exilée

Parmi les réalisations de jeunes équipes, peu de spectacles ont eu un tel retentissement. *Place* écrit et mis en scène par Tamara al Saadi a obtenu l'an dernier le prix du jury et le prix des lycéens au festival Impatience en 2018. Il était donné l'automne dernier au 104, à Paris, et dans diverses villes. Le voici à nouveau en tournée, et d'abord dans le théâtre dont il est issu, la Comédie de Saint-Etienne dont le directeur, Arnaud Meunier, soutient depuis longtemps l'activité de Tamara Al Saadi.

Cette pièce est largement autobiographique. Sortant du métro, une jeune fille peine à déchiffrer le monde qui l'entoure et pourtant qu'elle connaît bien. En dialoguant avec un enfant, elle repart dans son passé : c'est l'Irak, sa famille, cette civilisation où rien n'est comme en France. Depuis, fuyant la guerre, les siens l'ont entraîné à Paris où elle a suivi des études et où elle peut passer, sans aucun doute, pour une Française. Mais quelle est sa « place » ? En Europe ou en Irak ? La question est là, dans la douleur, l'incertitude et la douleur d'une œuvre où apparaissent les figures familiales et où l'exil s'affirme, sous une fausse douceur, comme un déchirement. Les femmes n'ont pas le discours des hommes, et le salon où se tiennent les discussions, s'emplit de sable comme le désert…

Le dialogue et la mise en scène de Tamara Al Saadi sont également entre deux mondes. Il y a là un sens sinueux de la fable, mais aussi un goût occidental du débat et d'une qualité esthétique proches de ce que le théâtre produit ici. C'est troublant, séduisant, et tous les acteurs sont porteurs de cette belle dualité qui se développe devant nous.

Place, texte et mise en scène Tamara Al Saadi. Collaboration artistique de Justine Bachelet et Kristine Chaumont, scénographie d'Alix Boillot, chorégraphie de Sonia Al Khadir, lumière de Nicolas Marie, musique de Fabio Meschini, costumes de Pétronille Salomé.

Avec David Chausse, Yasmine Nadifi, Françoise Thuriès, Roland Timsit,

Ismaël Tifouche Nieto, Marie Tirmont, Mayya Sanbar et un enfant.

Comédie de Saint-Etienne, tél. 04 77 25 14 14
Du mardi 7 au vendredi 10 janvier .(Durée : 1 h 35).
Suite de la tournée :
Mardi 21 > Jeudi 23 janvier à la Comédie de Reims, CDN (51)
Mardi 28 janvier au Vivat, Scène Conventionnée, Armentières, (59)
Vendredi 31 janvier au Théâtre de Chelles, Scène Conventionnée (77)
Mardi 10 mars au POC ! d'Alfortville (94)
Jeudi 13 mars à Chateauvallon-Liberté, Scène Nationale, Toulon (83)
Jeudi 14 mai au Dôme de Gascogne du CIRC, CIRCA, Auch (32)

Photo Pascal Gély.
Gilles Costaz mardi 7 janvier

LE CLUB DE MEDIAPART

"Place", les exilé.es à la lisière du monde

28 OCT. 2019 PAR GUILLAUME LASSERRE BLOG : UN CERTAIN REGARD SUR LA CULTURE

Comment se construit-on dans le déracinement de l'exil ? Comment grandir avec un héritage culturel nourri de larmes ? Quelle place accorde-t-on dans notre société aux enfants de la guerre nés ailleurs ? "Place" de Tamara Al Saadi conte l'apprentissage de Yasmine, jeune adolescente dont la famille est réfugiée à Paris depuis la Guerre du Golfe. Formidable et nécessaire.

"Place" écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, 2019. © Baptiste Muzard

"Je me souviens de mon enfance comme un cri." Cette phrase revient comme un leitmotiv, ponctuant la pièce de Tamara Al Saadi, "Place", qui, à travers le portait adolescente puis jeune femme de Yasmine, venue visiter la France en famille alors qu'éclate la guerre du Golfe marquant l'impossibilité immédiate du retour, dévoile les épreuves parfois ubuesques, souvent douloureuses, qui jalonnent le difficile parcours emprunté par les personnes déracinées en quête d'une identité qui se révèle forcément hybride, un entre deux, n'appartenant ni tout à fait à la culture d'origine, ni exactement à celle du territoire qui les accueille. De la première, héritage culturel transmis par les parents, ou plutôt par les souvenirs souvent sublimés des parents dont la terre originelle, ici Bagdad, se confond avec le paradis perdu, ils ne connaissent que le récit, une sorte de conte, sans doute à mille lieux de la réalité de l'Irak d'aujourd'hui. Enfants de la diaspora, ils étaient bien trop jeunes pour se souvenir du pays natal. Pour ceux qui se la remémorent dans la douleur d'un exil évidement subi, il devient une sorte de Graal. C'est un mythe vite encombrant pour ceux qui, comme Yasmine, essaient de se construire comme tout le monde, sans différence aucune. Pourtant, c'est dans la seconde, celle dans laquelle ils grandissent, que leur différence leur sera sans cesse rappelée, les excluant de fait. Comment se construit-on lorsqu'on est issue d'une famille déracinée, détruite par la guerre qu'elle a dû fuir ? Comment aborder un héritage culturel qui porte le poids des larmes et du sang ? Comment réagir face à la violence des silences qui suivent l'énoncé de son lieu de naissance ?

La France, par hasard et en attendant

Tamara Al Saadi est autrice, metteuse en scène et comédienne franco-iraquienne. Elle fait du théâtre un engagement politique. Titulaire d'un master de l'école des arts politiques de Sciences Po Paris, la jeune femme aborde de front la création théâtrale et la recherche en sciences sociales avec le collectif

interdisciplinaire MYST, dont les recherches portent sur les frontières dans les conflits contemporains. Elle conduit, dans les établissements scolaires de banlieue parisienne, des ateliers interrogeant la construction de l'identité en exil en s'appuyant sur sa propre expérience. Elle qui s'est retrouvée avec sa famille à vivre – ou plutôt à attendre de vivre – à Paris par accident, traversant les mois, puis les années dans un état de transit de moins en moins provisoire, appréhende la capitale française, tour à tour destination de vacances, escale assignée de l'attente puis lieu d'apprentissage, comme le territoire de l'exil, son territoire. "Je suis née à Bagdad. Quelques années après la guerre Iran-Irak, ma famille et moi sommes partis en vacances en France. La première guerre du Golfe a éclaté, les frontières se sont fermées, nous ne pouvions plus rentrer, alors nous sommes restés. En attendant. En attendant la paix, en attendant la fin de l'embargo, en attendant je ne sais plus trop quoi exactement. J'avais alors 5 ans. J'ai grandi à Paris, dans un « en attendant »". (Note d'intention de l'autrice, "Place", 2018) "Place", récit éminemment intime dont on devine l'autoportrait derrière le personnage de Yasmine, est aussi l'histoire particulièrement commune de ceux qui ont grandi et se sont construits loin de chez eux.

"Place" invite à un voyage initiatique au plus près des vicissitudes d'une famille passée en un instant du statut de touriste à celui de réfugié, confiné, en raison de la guerre qui frappe son pays, dans une Europe occidentale, qui est à l'origine de ce conflit armé. Alors les idoles autrefois adulées deviennent les ennemis du présent, ennemis avec lesquels ils cohabitent pourtant, sur ce territoire de l'attente, dans une sorte de "stand-by" qui définit maintenant leur vie. Difficile à comprendre pour une petite fille qui, arrivée à âge de trois ans, n'a aucun souvenir de la vie d'avant, là-bas, dans ce "chez nous" parental qui pourtant n'a rien de familier, qui apparait au contraire comme un lieu abstrait, un concept. Paradoxalement, l'espoir du retour a placé les corps parentaux en attente, une sorte de veille qui a suspendu la transmission, privant Yasmine de son héritage culturel. Alors qu'elle joue avec son grand frère à incarner les figures populaires de super-héros désormais japonais, Yasmine ne comprend pas les remontrances qu'il lui adresse quand elle se met à jouer le rôle de Rambo, figure protectrice hier, effigie de l'ennemi au début des années 1990, désormais l'agresseur.

Au décor extrêmement simple, dépouillé, une douzaine de chaises incarnant des espaces de vie, ici l'appartement, là la grande salle de la préfecture, là encore l'école primaire d'un quartier de Bagdad soufflée par un missile dont la précision n'est pas tout à fait chirurgicale, vient s'ajouter l'omniprésence du sable. Il s'échappe des chaises que l'on déplace, marque chaque espace de la scène, la recouvre de façon presque imperceptible comme s'écoule le temps. Il se fait aussi violent lorsqu'il explose de la bouche du père quand celui-ci éructe, lorsqu'il jaillit du plafond tel un rideau de poussière s'écrasant au sol, enfouissant tout sur son passage. Symbole national, le sable du désert irakien incarne aussi le chaos et la désolation de la guerre, ce qu'il reste d'une ville millénaire, Bagdad, en grande partie détruite. Le sable, élément premier de la fabrique du béton, est aussi le composant majeur des épais nuages de poussière qui se forment lorsque s'effondrent les bâtiments, lorsque disparaissent des quartiers. Immeubles d'habitation, constructions commerciales, bâtiments officiels se confondent dans les milliards de grains de sable qui, à leur tour, se confondent avec le désert, comme si rien n'avait existé.

"Place" écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, 2019. © Baptiste Muzard

« Que reste-t-il de ma langue ? »

Cinq personnages, quatre chaises, l'ouverture se fait au son de l'hymne irakien entonné vigoureusement *a cappella* par une adolescente, la seule à se tenir debout. "*Il ne faut pas sortir d'ici !*" hurlent les autres à la jeune fille, "*Ce n'est pas pour nous là dehors*" répliquent-ils. Nous sommes à Bagdad, à l'intérieur d'une maison familiale. Dehors semble gagné par la terreur. C'est du moins ce qui se lit sur les visages des personnages affolés. Malgré les interdits, elle finira par sortir dans la rue, délaissant le cocon et la peur de vivre de ceux qui se terrent. Cette reconquête vers l'extérieur marque sans doute la fin de la guerre Iran / Irak en même temps qu'elle projette la famille quelques années plus tard, à Paris, au moment de la guerre du Golfe qui fait la basculer dans l'exil.

Devenus parisiens par contrainte, ses membres vont mettre littéralement leur vie entre parenthèse au cours des années qui suivent. L'exil temporaire se meut en période d'attente de plus en plus longue. Ils en sont persuadés cependant, ils rentreront forcément dans leur pays natal. Cette promesse encourage l'inertie des corps "Ceux-là, ils ne bougeraient plus jamais. Ils n'appartenaient plus, ils ne faisaient plus et cela leur suffisait. Ils erraient dans leurs souvenirs, dans un là-bas à eux, qu'ils gardaient jalousement. Je me souviens de mon enfance comme d'un cri." résume ainsi Yasmine, la benjamine des trois enfants. Trop jeune au moment du voyage à Paris, elle ne garde aucun souvenir de cette terre des origines, ne peut donc pas éprouver la nostalgie familiale liée à sa perte. On ne peut perdre ce qui nous est inconnu. Ainsi, elle va se construire dans un entre-deux propre aux exilé.es, entre la culpabilité du défaut de sa culture d'origine et la mise à distance de sa culture d'adoption qui la ramène inexorablement à son statut d'étrangère au simple énoncé de son nom, de son prénom. C'est l'autre, celle qui est différente, qui vient de cet ailleurs lointain, synonyme de guerre et de pauvreté, de barbarie aussi. Yasmine a beau redoubler d'efforts pour s'intégrer, aux yeux de tous, elle restera toujours Yasmine. Le plateau se comprend alors comme le lieu d'expression de son univers mental. C'est donc par le filtre de son esprit que se rejouent les scènes familiales, y compris celles qu'elle n'a vécu qu'à travers les récits parentaux. L'espace scénique conçu comme lieu introspectif autorise une distorsion du réel. Le spectateur est pour ainsi dire placé dans la tête de Yasmine depuis laquelle il assiste à la représentation critique de faits qui, mis bout à bout, la construisent, font d'elle ce qu'elle est aujourd'hui. Tout ici n'est que projection mentale, à commencer par l'illettrisme soudain qui frappe Yasmine au début de la pièce : "Yasmine 2 : Je suis sortie du métro à toute vitesse et je me suis mise à regarder tout ce qui était lisible dans la rue, plus rien, je ne comprenais plus rien. Je voyais les lettres mais je ne savais plus les relier, j'ai arrêté des gens dans la rue et je leur ai demandé s'ils arrivaient à lire, peut être que tout le monde s'était mis à dérailler comme ça, d'un coup, peut être que je rêvais mais non, je ne rêvais pas." La scène annonce le dédoublement de Yasmine, ou plutôt l'apparition de son « surmoi » qui, s'exprimant dans une langue qu'elle ne comprend pas, indique le conflit intérieur qui taraude la jeune fille. Il faudra toute l'acuité d'une thérapeute en herbe – la fillette comme métaphore de l'innocence – pour rétablir la communication, le dialogue. « Un appel au secours de vous à vous-même » précise la jeune analyste, s'exprimant sur scène par le dédoublement et la dualité qui oppose Yasmine l'occidentale à Yasmine l'Irakienne durant toute la pièce comme, on l'imagine, toute la vie.

Autour d'elle, les membres de la famille incarnent autant de personnages secondaires dont l'histoire personnelle témoigne d'une douleur qui a frappé leur enfance, soulignant la difficulté de se construire sous surveillance, dans un pays privé de liberté, mais indiquant aussi que cette période de l'enfance, loin d'être celle idyllique de l'imaginaire adulte, constitue une étape bien plus angoissante, moment de découverte et d'expérimentation où s'apprivoise l'inconnu, la plupart du temps dans la solitude. "Je me souviens de mon enfance comme un cri" répète la sœur aînée de Yasmine, dont le traumatisme révèle celui du père. Une nuit, l'écho d'une arrestation musclée. Des militaires font éruption dans la maison. On ne comprend pas tout de suite ce qu'il se passe. Les larmes d'enfants apeurés, le visage d'un père revolver sur la tempe, une flaque entre ses jambes, puis la séparation lorsque la mère et les enfants montent dans une voiture, le père dans une autre. Ou les conduit-t-on ? Une prison, un lieu de détention tenu secret, arbitraire. On pense à la terreur qui devait régner en Irak au cours de la

dictature d'avant 1990, où les arrestations des services secrets du Reis, Sadam Hussein, précédaient les violentes tortures que subissaient les prisonniers dans les geôles du pouvoir, où le taux de mortalité était bien plus élevé que celui de survie. L'interrogatoire, la mère et les enfants d'un côté, le père de l'autre. Il ne regardera jamais sa famille, l'épreuve apparait trop dure, elle ne le quittera jamais des yeux. Et puis, il y a les cris, ce hurlement de douleur du père que l'on ne voit plus, que l'on entend seulement : « ses hurlements se sont inscrits en nous » commentera la sœur aînée de Yasmine. La mère et les enfants sont libérés le lendemain, ils ne reverront le père que trois ans plus tard. Il traverse la pièce sans un mot, assis immobile sur sa chaise, géant hagard présent sans vraiment l'être. Les années de prison ont, semble-t-il, balayé l'avenir, l'espoir, la foi qu'il plaçait en l'humanité à s'inventer des vies meilleures à défaut d'être libres. Il ressemble à un volcan déjà ancien qui crache sa lave quelquefois. Ses éructations, semblables à des éruptions, lui confèrent un statut dangereux, indiquent surtout qu'il est toujours vivant.

"Place" écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, 2019. © Baptiste Muzard

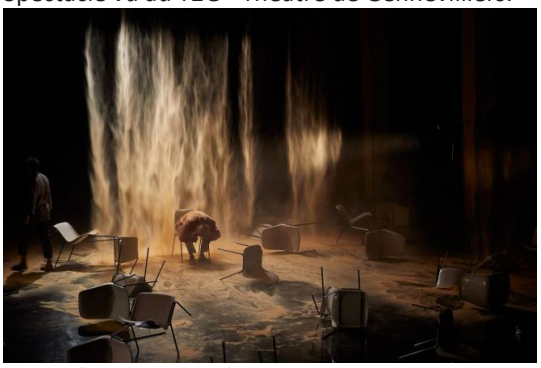
C'est sous l'égide de sa sœur ainée, remplaçant une mère défaillante, brisée par les affres de la guerre, enfermée dans ses souvenirs, que Yasmine fait ses devoirs. L'école la projette dans un monde qui lui est étranger : la façon de s'habiller, de manger, d'interagir, tout est différent, inconnu. Elle apprend, la conjugaison française, des poèmes aussi, récitant "Il n'y a pas d'amour heureux" écrit par Aragon en janvier 1943, plus tard chanté par Brassens, petite fille bouleversante de naïveté déclamant des mots, des phrases trop grands pour elle, des constats d'adultes dans une bouche encore d'enfant. "*La dernière fois qu'il m'a touché, c'était le jour de son arrestation.*" se souvient la mère. Régulièrement, elle hurle de douleur, gémit, se jette au sol. À ses enfants qui lui viennent en aide, elle leur réclame le père, l'homme, le mari, celui qui, malgré sa présence physique, n'est plus là depuis longtemps. Sa douleur est invisible, elle est bien réelle pourtant. Un état post-tromatique ne se loge pas dans la chair, mais bel et bien dans l'âme, écorchée, souillée, violée par les affres de la guerre dont elle se souvient que dans les rues, là-bas, l'asphalte était recouverte d'un léger voile rouge liquide, comme si le ciel s'était mis à pleurer du sang. Cette mère écrasante, exigeant de ses enfants une présence dévouée et éternelle, les étouffe doucement, inconsciente Médée, sublime et monstrueuse à la fois, faisant lentement disparaître sa progéniture par asphyxie quotidienne.

Les deux visages de Yasmine, l'un blanc, l'autre moyen-oriental, alternent, incarnent tantôt son personnage, tantôt l'inconscient de sa psyché Désormais étudiante, Yasmine adopte les traits de la première lorsqu'elle s'engage dans une relation amoureuse. S'intégrer à tout prix apparaît alors comme, sinon l'unique possibilité, du moins une évidence pour la jeune femme qui au fil des années, a adopté les codes, us et coutumes de la société dans laquelle elle vit. Son quotidien se charge pourtant de lui rappeler d'où elle vient, à commencer par l'ubuesque administration lui réclamant, à chaque renouvellement de sa carte de séjour, encore et encore les mêmes pièces justificatives, allant de l'acte de naissance – les pièces rédigées dans une langue étrangère doivent faire l'objet d'une traduction établie par un spécialiste assermenté par l'Etat – à ses justificatifs d'inscriptions scolaires, tous, pour

que le dossier soit valable. Alors qu'elle est inscrite en licence à l'université, on lui demande quand même si elle maîtrise couramment le français. L'Etat a ainsi formaté ses agents, il ne faut pas qu'une tête dépasse, que l'un de ces fonctionnaires loyaux éprouve des états d'âmes, privés d'affect à coup de stages et autres séminaires disponibles en formation continue, leur permettant de maintenir une distance suffisante entre le demandeur et eux, préalable requis pour ne pas sombrer. Mais ce qui condamne Yasmine le plus à son origine, ce sont les silences gênés de la bonne société française lorsqu'on lui demande son nom. La scène de la rencontre avec les parents de son compagnon est à ce titre édifiante. Interprétés par les comédiens jouant les parents de Yasmine, métamorphosés en un instant en couple de bourgeois parisiens, ils laissent entrevoir en malaise qui semble grandir au rythme de la conversation. Lorsque Yasmine leur annonce que sa famille est de religion chrétienne, ils s'étonnent, ne comprennent pas, ignorant l'existence d'une communauté chrétienne en Irak, pays qu'ils confondaient d'ailleurs en début de conversation avec l'Iran. Les stéréotypes ont la peau dure. C'est dans ses interactions quotidiennes qu'on rappelle à Yasmine, aussi brillante qu'elle soit dans ses études, qu'elle n'est pas tout à fait à sa place ici.

À la fin de la pièce, les chaises multipliées, alignées avec soin, annoncent la grande salle de la préfecture. Yasmine est venue déposer son dossier de demande de naturalisation, c'est sa première demande. Ballotée depuis toujours entre deux langues, deux pays, deux cultures, on lui a bien fait comprendre qu'elle n'était pas tout à fait d'ici, pas tout à fait de là-bas non plus. Désignée malgré elle comme apatride, elle s'est construite une identité hybride propre aux réfugiés quels qu'ils soient, de guerre, climatiques, économiques. Les déracinés sont de nulle part et de partout en même temps. Alors que nous trouvons à la veille de bouleversements climatiques majeurs qui vont jeter sur les routes de l'exil un nombre inédit de réfugiés dont la majorité tentera de rejoindre l'Europe, à l'heure à la Méditerranée se transforme en charnier dans l'indifférence générale, au moment où l'ouverture de la campagne présidentielle est marquée par une flambée de discours stigmatisants sur l'immigration, Tamara Al Saadi réinvente un théâtre politique en offrant une formidable leçon de vie, qui remet les choses à leur place alors même que la sienne, celle des réfugiées, déracinés, clandestins, apatrides, n'est assurée nulle part, sans cesse remise en cause par le simple fait d'être là, debout, différente. Si la pièce est incandescente, c'est parce qu'elle dépasse la simple représentation théâtrale. Objet poétique, témoignage autobiographique, *"Place"* se révèle d'utilité publique dans la façon qu'elle a de nous faire grandir.

Spectacle vu au T2G - Théâtre de Gennevilliers.



"Place" écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, Festival d'Avignon 2019. © Christophe Rayanud de Lage

"Place" écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, 2018, avec David Chausse, Yasmine Nadifi, Françoise Thuriès, Ismaël Tifouche, Roland Timsit, Marie Tirmont, Mayya Sanbar.
- Jeudi 17 au Samedi 19 octobre 2019 au Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National (92, Hauts-de-Seine)
- Lundi 18 et Mardi 19 novembre 2019 au Théâtre Sorano, Scène Conventionnée, Toulouse (31, Haute- Garonne)

- Samedi 23, Dimanche 24, Mardi 26, Mercredi 27 et Jeudi 28 novembre 2019 au Centquatre-Paris (75, Paris)
- Mardi 3 au Vendredi 6 décembre 2019 à la Manufacture de Nancy, Centre Dramatique National (54, Meurthe et Moselle)
- Vendredi 13 décembre 2019 à l'Espace Culturel André Malraux du Kremlin Bicêtre (94, Val de Marne)
- Mardi 7 au Vendredi 10 janvier 2020 à la Comédie de St Etienne, Centre Dramatique National (42, Loire)
- Mardi 21 au Jeudi 23 janvier 2020 à la Comédie de Reims, Centre Dramatique National (51, Marne)
- Mardi 28 janvier 2020 au Vivat, Scène Conventionnée, Armentières, (59, Nord)
- Vendredi 31 janvier 2020 au Théâtre de Chelles, Scène Conventionnée (77, Seine et Marne)
- Mardi 10 mars 2020 à 20h30 au POC! d'Alfortville (94, Val-de-Marne)
- Jeudi 13 mars 2020 à Chateauvallon-Liberté, Scène Nationale, Toulon (83, Var)
- Jeudi 14 mai 2020 au Dôme de Gascogne du CIRC, CIRCA, Auch (32, Gers)

LE CLUB DE MEDIAPART

2019, année théâtrale

23 JANV. 2020 PAR GUILLAUME LASSERRE BLOG : UN CERTAIN REGARD SUR LA CULTURE

Un classement qui n'engage que moi, auquel on pourrait ajouter les corps interdits de Rébecca Chaillon dans « Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute », ceux de « Reconstitution: le procès de Bobigny » d'Emilie Rousset, ceux de «Pièce» de Gremaud/Gurtner/Bovay ou encore ceux découverts dans «Le mariage» de Timeau de Keyser. Ils appellent encore de bien beaux levers de rideau.

[…]

© Baptiste Buzard

***Place* de Tamara Al Saadi**, vu au Théâtre de Gennevilliers

Comment se construit-on dans le déracinement de l'exil ? Comment grandir avec un héritage culturel nourri de larmes ? Quelle place accorde-t-on dans notre société aux enfants de la guerre nés ailleurs ? *"Place"*de Tamara Al Saadi conte l'apprentissage de Yasmine, jeune adolescente dont la famille est réfugiée à Paris depuis la Guerre du Golfe. Formidable et nécessaire.

[…]

Place

Jusqu'au 19 octobre au T2G (Gennevilliers), en tournée en 2019 et 2020 ensuite

De *Place*, couronnée par le prix du jury et le prix des lycéens au festival Impatience 2018, Tamara Al Saadi, son auteur dit : « la pièce est née de la nécessité de parler de ce sentiment qu'éprouvent parfois les étrangers et étrangères à n'être jamais au bon endroit de la bonne façon », contraints à une quête permanente de légitimité et animés par un besoin obsessionnel de se faire accepter. Le point de départ est autobiographique mais Tamara Al Saadi, elle-même diplômée de Sciences politiques, l'a élargie à des questions politiques et sociales plus larges.

Quand la pièce commence, Yasmine n'arrive plus à lire. Une enfant thérapeute lui propose de retraverser son histoire pour comprendre ce qui lui arrive. On revit alors son installation à Paris avec sa famille dont le retour en Irak se trouve bloqué par le déclenchement de la première guerre du golfe. On la suit ensuite dans son parcours vers l'âge adulte de l'école à l'université, coincée entre une famille bloquée dans un espace-temps, figé sur Bagdad et la guerre, et une société française qu'elle doit découvrir et où elle doit trouver sa place, ce qui ne s'avère pas si simple. Entre une Administration qui ne cesse de dresser des obstacles à son souhait de devenir française et ses amis, pleins de bonne volonté mais parfois blessants, sans en avoir conscience, elle cherche sa voie, pas celle de l'assimilation qui l'obligerait à abandonner ce qui la rattache à sa culture, mais l'intégration, où sa culture d'origine trouverait sa place à côté de la culture française.

Pour incarner ce personnage tiraillé entre deux identités, Tamara Al Saadi met en scène deux Yasmine. Yasmine 1, l'Irakienne, défilant en chantant en arabe au début, disparaît peu à peu au profit de Yasmine 2, la Française qui l'assimile, jusqu'au moment où elles seront mûres pour échanger leurs langues et tenter d'être les deux à la fois. Le décor est simple, des chaises qui peuvent figurer une école, une salle du service des titres de séjour où l'on entend crépiter les machines à écrire ou une protection dérisoire contre les bombes. Du sable tombe parfois des cintres tel le désert toujours présent dans les têtes. Les costumes des parents sont figés sur Bagdad, pyjama du père, tunique et écharpe pour la mère, opposés au jean de Yasmine.

On passe de la tragédie, avec l'évocation de la guerre, des bombes, des tortures, à la comédie quand les adolescentes sont entre elles, écoutent des chansons anglaises ou fantasment chacune à leur manière sur le garçon qui leur plaît. Le portrait de la jeune fille tentant de faire renouveler sa carte de séjour face à une employée qui lui réclame un déluge de documents fait hurler de rire et pleurer de rage les spectateurs. La mère, qui ne vit que dans l'espoir de retourner en Irak, hurle qu'elle a mal au ventre, qu'on doit l'amener à l'hôpital, que ses filles ne doivent pas la laisser, mais c'est à son pays qu'elle a mal. Yasmine 2 voudrait se débarrasser de Yasmine 1 qu'elle considère comme un obstacle ambulant avec « sa langue du tiers-monde ». Quant à son frère il lui dit qu'elle ne sera jamais une vraie française, qu'elle a une « carence de francitude ». Alors où est sa place ? Dans la souffrance de son pays comme le dit

sa mère ou en continuant à avancer là où elle est ?
Un beau travail sur la question de l'identité, que l'on devrait présenter à tous les politiques, et un travail théâtral avec une troupe homogène et convaincante, qui intéressera passionnément enseignants et élèves et tous ceux que les débats actuels sur la question interpellent.

Micheline Rousselet

Quelques dates : 18 et 19 novembre au théâtre Sorano à Toulouse, 23 au 27 novembre au CentQuatre à Paris, 3 au 6 décembre à La Manufacture à Nancy, 13 décembre à l'Espace André Malraux au Kremlin-Bicêtre, du 7 au 10 janvier 2020 à la Comédie de Saint-Etienne, du 21 au 23 janvier à la Comédie de Reims, le 28 janvier à Armentières, le 31 janvier à Chelles. D'autres dates à trouver sur le site de la Compagnie La Base.

Théâtre du blog

Place, texte et mise en scène de Tamara Al Saadi

Posté dans 28 novembre, 2019 dans critique.

© Pascal Gely

Place, texte et mise en scène de Tamara Al Saadi

Tiraillée entre une famille exilée et figée dans ses souvenirs de "là-bas", et son désir à elle de "s'intégrer" dans un nouveau pays mais écartelée entre son Irak natal, en guerre et la France où ses parents se sont réfugiés quand elle avait quatre ans, Yasmine retrace un parcours accidenté pour accéder à sa véritable identité. Une petite fille la guide dans ce retour aux sources : « Votre moi est en désaccord avec votre vous : vous vivez sous le joug d'une forme d'auto-séquestration », diagnostique la gamine clairvoyante. Pour traduire ce déchirement, deux Yasmine cohabitent, aux physiques contrastés (Mayya Sandbar et Marie Tirmont). Selon les circonstances, c'est la jeune arabe ou la Française qui prend le pas sur l'autre. Leur coexistence non pacifique rend tangibles les tensions qui traversent l'héroïne lors de situations absurdes, tragiques et parfois cocasses…

« Je me souviens de mon enfance comme d'un cri », confient Yasmine et, tour à tour, les membres de sa famille. La mère se rappelle un passé heureux mais entend toujours les bombes ; elle n'est que douleurs et gémissements. « On est en embargo depuis qu'on est gamin », constate le frère aîné… Le père, mutique tout au long de la pièce, ouvrira enfin la bouche pour évoquer son propre père qui lui disait : « On avance toujours seul ! » « Ils errent dans un là-bas à eux », résume Yasmine.

Alix Boillot a imaginé une scénographie avec de simples chaises pour composer, au fil du spectacle, un espace chaotique. Dans ce paysage désolé, peu à peu envahi par le sable qui pleut sur le plateau – comme les bombes sur Bagdad-, la jeune fille raconte son histoire. Les situations se superposent et s'entrechoquent alors que tous les personnages sont présents, en permanence. On glisse d'une scène dans la cour de l'école à une confrontation familiale, un rendez-vous amoureux, et aux adieux de la sœur aînée qui ne peut pas s'intégrer…

Ces événements, issus de la mémoire de Yasmine, appellent des codes de jeu variés : des camarades de l'adolescence sont des caricatures cauchemardesques alors que les scènes à la Préfecture de police, plus vraies que nature, rendent compte de l'absurdité administrative. Les comédiens, tous excellents, épousent avec subtilité les qualités de l'écriture, vive, sans pathos, avec de belles échappées poétiques. Roland Timsit réussit à imposer la présence-absence pesante du père Françoise Thuriès est une mère hystérique et Yasmina Nadifi, (la sœur) nous fait rire dans le rôle d'une employée de bureau revêche.

Tamara Al Saadi puise largement dans sa biographie : « Place est née de la nécessité de parler d'une impasse, de ce sentiment qu'éprouvent parfois les "étrangers" à n'être jamais au bon endroit, de la bonne façon. Une quête permanente de légitimité aux yeux des autres et les dégâts qu'engendre l'assimilation". » La jeune femme, à sa sortie de l'École du jeu, avait écrit et monté Chrysalide, Pièce d'identité et J'espère qu'on sera mieux demain. Ce spectacle, Prix du Jury et Prix des Lycéens au Festival Impatience 2018, confirme qu'elle a vraiment trouvé sa place : celle d'autrice et metteuse en scène. Après ces débuts prometteurs, elle prépare une création ambitieuse : il sera question de la décolonisation du corps de la femme orientale. À suivre.

Mireille Davidovici

Le spectacle a été joué du 23 au 28 novembre au Cent-Quatre, 5 rue Curial, Paris (XIX ème) T.01 53 35 50 00.

Du 3 au 6 décembre, La Manufacture, Nancy (Meurthe-et-Moselle) et le 13 décembre, ECAM, Kremlin-Bicêtre (Hauts-de-Seine).

Du 7 au 10 janvier, Comédie de Saint-Etienne (Loire); du 21 au 23 janvier, Comédie de Reims (Marne); 28 janvier, Vivat, Armentières (Nord); 31 janvier, Théâtre de Chelles (Seine-et-Marne).

Le 10 mars, POC! Alfortville (Hauts-de-Seine) et le 13 mars, Chateauvallon-Liberté, Toulon (Var).

Le 14 mai, Dôme de Gascogne du CIRC, CIRCA, Auch (Gers).

La pièce est publiée aux éditions Koinè, 104 rue Victor Hugo, Bagnolet (Seine-Saint-Denis). T.: 06 12 55 85 03

Le festival Impatience aura lieu du 6 au 18 décembre:

Au Cent Quatre, Paris (XIX ème), au Théâtre Louis Aragon, Tremblay-en-France, aux Plateaux Sauvages, Paris (XX ème) et au Jeune Théâtre National, Paris (IV ème).

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Place, écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi au CENTQUATRE-PARIS

Nov 25, 2019 | Commentaires fermés sur Place, écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi au CENTQUATRE-PARIS

fff article de **Nicolas Thevenot**

Un sol laqué noir, intense, dont la brillance assourdie épouse la dureté. Quelques chaises, coques blanches sur tubes noires, formant constellation. On est saisi par l'économie rigoureuse et vigoureuse que recouvre cet espace minimaliste, lieu intime d'une écriture, celle en l'occurrence de Tamara Al Saadi, qui signe la mise en scène de son propre texte, Place, lauréat du Prix du Jury et Prix des Lycéens du Festival Impatience 2018.

Place est le récit d'une jeune fille, Jasmine, immigrée en France lors de la première guerre du Golfe, déchirée entre la jeune Irakienne qu'elle était en arrivant et la jeune Française qu'elle est devenue. Malgré tout, par tous, assignée à une identité qui ne coïncide plus avec la jeune femme qu'elle est aujourd'hui.

Ne cédant à aucun sentimentalisme, aucun larmoiement, Tamara Al Saadi écrit d'une pointe sèche et met en scène avec un souci d'exactitude, de justesse, taillant scène et mots pour obtenir cette brillance et dureté de diamant noir.

Place choisit résolument le parti du théâtre. C'est important de le souligner. À l'heure de la prolifération des micros HF et d'une esthétique de jeu aspirée par un naturalisme vu au cinéma, à l'heure d'une mutation de l'acteur de plus en plus digitalisé sur les scènes de théâtre elles-mêmes transformées en écran de cinéma, il est remarquable de voir s'affirmer un tel geste, encore plus pour un projet dans la veine du documentaire et de l'autobiographique. Tamara Al Saadi et ses comédiens s'emparent des moyens du théâtre dans ce qu'il a de plus essentiel. Ils profèrent le texte, dans une justesse faite d'excès passant outre ce naturalisme

envahissant pour atteindre l'endroit précis et précieux de son écriture. Ce théâtre se débarrasse aussi très vite de tout psychologisme, et s'il y fait référence explicitement au tout début c'est comme pour en libérer une fois pour tout le spectateur : qu'avons-nous à faire d'explications théoriques, semble-t-il nous suggérer, quand il est possible de mettre en jeu sur scène les conflits qui déchirent un être ! Cette expérimentation par l'écriture et par le plateau va ainsi dédoubler le personnage de Jasmine en deux comédiennes incarnant l'une son moi irakien, l'autre son moi français, permettant de mettre en scène et en corps ce déchirement, non sans humour, et surtout avec une pertinence puissamment agissante au plateau.

Ce choix du théâtre dans sa forme la plus pure, celle de la représentation, travaille l'enjeu profond de Place : questionner les représentations qui nous enferment, oblitèrent le regard des uns sur les autres. Celles, identitaires, que la société assigne à toute personne étrangère, ou plus exactement écrit : à toute personne soupçonnée d'extranéité. Et celles que nous adoptons nous-mêmes, matériaux hétéroclites que l'enfance et la vie nous offrent dans la formation de l'âge, ces avatars que nous envions ou envisageons symboliquement comme des prolongements de soi — qu'il s'agisse de Dragon Ball, Rambo, un père, une mère, une sœur et de bien d'autres encore. Nous sommes faits de références. Que nous choisissons ou que nous subissons : reliées à une histoire, à un groupe, à une terre.

Sur ce sol noir, à la dureté de diamant, la famille déracinée de Jasmine n'en finit pas de se vider d'un sable jaillissant des poches de l'un, fuyant de la manche d'un autre, maculant le temps présent, traçant le chemin perdu jusqu'à la terre abandonnée, là-bas à Bagdad, dans un jardin où des arbres ont pris racine. Mais quand ce sable s'abat des plafonds ou s'échappe d'une bouche secouée par une violente toux, comment ne pas y voir la poussière des gravats quand les bombes s'abattent sur Bagdad. Dans l'économie de moyens mis en jeu, cette matière polysémique — le sable invoquant aussi l'écoulement du temps — embrasse avec une poésie efficace et peu commune l'histoire de ces vies. Comme aucun mot ne saurait le faire.

Ce pays lointain, dont il ne reste que des grains de sable, c'est aussi cette mère bouleversante dont la souffrance s'est installée comme un nouveau territoire, lui imposant de jouer ce rôle tragique où l'on sent poindre la comédienne (ce qui la rend encore plus touchante), d'endosser cette identité de substitution, celle d'une épouse et mère abandonnée sous le regard d'enfants qui lui deviennent étrangers.

Et c'est enfin la figure de ce père pétrifié, mutique, soudainement accablé par la toux, les yeux fixés vers un horizon qui est un passé, présence fantôme qui creuse son sillon dans notre regard et nous relie à cet ailleurs passé. Quand enfin il prendra la parole, partageant avec sa fille et avec nous un souvenir de son enfance, quelque chose d'infiniment doux se mettra à briller comme une promesse. Le desserrement d'une étreinte.

On avouera avoir rarement vu aussi beau portrait d'un père et d'une mère.

Place, texte et mise en scène Tamara Al Saadi

Avec Mayya Sanbar, Marie Tirmont, Yasmine Nadifi, Françoise Thuriès, Ismaël Tifouche, David Chausse, Roland Timsit

Collaboration artistique Justine Bachelet et Kristina Chaumont

Scénographie Alix Boillot
Chorégraphie Sonia Al Khadir
Lumière Nicolas Marie
Musique Fabio Meschini
Costumes Pétronille Salomé
Durée 1 h 35
Du 23 au 28 novembre 2019 à 20 h sauf dimanche 17 h

CENTQUATRE-PARIS
5 rue Curial

75019 Paris
www.104.fr
Téléphone 01 53 35 50 00

Chantiers de culture

Khemiri et Vacher, d'égal à égal

par Y.Liégeois

Au Château rouge d'Annemasse (74), les 26 et 27/11, se joue *Presque égal à…*, du dramaturge suédois Jonas Hassen Khemiri. Dans une mise en scène de Laurent Vacher, toute à la fois ludique et sombre, une illustration de la puissance de l'économie dans nos sociétés contemporaines. Sans oublier *Place* au 104-Paris et *Berlin 33* à La reine blanche.

Place : ***du 23 au 28/11 au 104-Paris, puis tournée nationale. Un texte de Tamara Al Saadi, une jeune metteure en scène d'origine irakienne. Qui pose sur le plateau, de manière radicale, la question qui fâche : quid de l'assimilation et de l'intégration ? Yasmine, son double sur scène, a perdu progressivement ses repères, contrainte d'étouffer ses racines au profit des normes et règles de sa terre d'adoption. Un mal-être qu'elle parviendra à surmonter en se réappropriant d'abord son passé, sa culture d'origine... Place ? Du Théâtre de Gennevilliers au 104-Paris, une première pièce récompensée du Prix du Jury et du Prix des Lycéens du Festival Impatience 2018. Or les imperfections de jeunesse, une création nourrie pourtant d'une parole originale et forte, aux accents sincères et émouvants, baignée d'une ligne poétique à la source d'Aragon et de Mahmoud Darwich.***

Yonnel Liégeois

La Parafe
Critiques théâtrales et lectures d'œuvres

« Place » de Tamara Al Saadi au T2G – art-thérapie pour schizophrénie avérée

Pour quelques dates seulement, est repris au T2G un spectacle présenté l'an dernier au Festival Impatience, consacré au théâtre émergent, récompensé du prix du jury et de celui des lycéen.ne.s. Il s'agit de *Place* de Tamara Al Saadi, qui s'interroge sur celle que les « étrangers » cherchent à occuper dans notre société française. Le terme entre guillemets désigne des individus issus d'immigrations plus ou moins récentes, profondément déchirés entre leurs racines familiales et le monde faussement cosmopolite dans lequel ils essaient de se fondre. La jeune metteure en scène aborde cette question profondément actuelle depuis une perspective intime qui ne peut que toucher, et crée à partir d'elle un spectacle aux multiples qualités.

Une voix frêle et mélodieuse s'élève pour chanter un hymne, avec une détermination croissante. Quand elle termine, elle est assaillie par quatre autres, fermes, autoritaires, qui lui interdisent à l'unisson de sortir, évoquant des dangers qui la menacent. La jeune fille, évidemment, sort, et décrit au public les choses qu'elle a découvertes ce jour-là, qu'elle n'avait jamais vues – un ciel marron, un monde en ruines. Une autre vient prendre le relais et, s'adressant toujours aux spectateurs, raconte le moment où elle a réalisé qu'elle ne voyait plus, qu'elle ne pouvait plus lire. Ces jeunes qui parlent d'elles, qui partagent un pan de leur vie sur le mode de la confession, évoquent celles réunies par Julie Bérès dans *Désobéir*, qui transmettaient les histoires des filles de nos banlieues collectées dans les rues d'Aubervilliers. Leurs récits, la place qu'on perçoit d'emblée centrale accordée à leurs corps, suggèrent ce rapprochement, en réalité profond : ces deux spectacles nous parlent d'intégration, ou d'assimilation – deux termes entre lesquels se formule le débat.

Une enfant vient relier ces deux prises de parole initiales et indiquer à la seconde jeune fille qu'elle est en conflit avec la première. Toutes deux se révèlent en effet les versants d'un même être qui n'arrive plus à ne faire qu'un, qui s'est scindé entre l'histoire de sa famille d'une part, qui n'est pas vraiment la sienne, et ce qu'il s'est efforcé de devenir avec le temps d'autre part, à force de vouloir appartenir à un groupe au sein duquel il se sent irrémédiablement étranger. A partir de ce diagnostic de schizophrénie aigüe, Yasmine retrace mentalement les grandes étapes de sa vie, de son apprentissage de la langue française comme une mélodie incompréhensible à ses études à la fac, de la guerre d'Irak qui a chassé sa famille de Bagdad au bureau des naturalisations, de son enfance à son entrée dans le monde adulte.

Ce récit, fait de bribes, est relaté par deux corps pour Yasmine, et quatre figures familiales : le père, mutique, la mère, tragédienne remarquable, la grande sœur et le grand frère. Plus tard, surgit encore le premier petit copain. Les identités fluctuent parfois d'un acteur à l'autre, pour donner à entendre les copines de collège, l'employée du service des naturalisations, ou les parents du petit-ami – autant de voix qui donnent à entendre un racisme diffus. D'une scène de vie à l'autre, s'opère la métamorphose de Yasmine au teint métis et aux cheveux noirs et frisés, à Yasmine au teint clair et aux cheveux blonds et lisses, de la petite fille qui ne tient pas en place et vit à travers les héros du Chevalier du Zodiac et de Rambo – comme Dieudonné Niangouna vivait à travers des films de Kung-Fu – à la jeune fille qui se traîne par terre dans l'espoir d'entrer en relation avec un garçon.

Le dédoublement entre deux actrices du personnage principal teinte d'humour la douleur de la déchirure profonde évoquée. Les deux êtres qui le constituent se chamaillent, se disputent, se battent constamment – tantôt contre la survivance d'un passé qui fait tache, tantôt contre une censure de plus en plus intériorisée qui refoule le passé. Autour d'elles deux, le registre élégiaque qu'approfondissent les membres de sa famille tourne parfois au burlesque, grâce à un jeu d'acteurs constamment sur le fil entre le rire et les larmes. Tamara Al Saadi – car c'est son histoire qui inspire ce spectacle – se raconte aussi avec des sons – des archives sonores journalistiques rendant compte de la guerre en Irak –, des voix qu'elle transforme en *sample*, dont le caractère répétitif dit le ressassement de la mémoire, des chants, ou des danses sans musique à travers lesquelles le corps exprime ses souvenirs. Elle déploie également des traînées de sable sur le plateau, aux dessins infinis – comme Lorraine de Sagazan dans *L'Absence de père*, autre metteure en scène trentenaire qui s'interroge sur ses origines et manipule sur scène cette matière pour dire un passé en ruines, un présent

qui glisse entre les doigts et un avenir qui semble impossible à construire sur des fondements aussi fragiles.

La résolution de cette scission de plus en plus marquée semble impossible à mesure qu'elle s'expose. Alors que les parents restent prisonniers d'une situation qu'ils croient toujours temporaire alors qu'elle s'éternise depuis des années, que la sœur renonce à vivre en France car elle est hantée par son enfance en Irak, Yasmine, elle, continue sa progression vers l'acquisition de l'identité française, quoique de moins en moins certaine de la vouloir. L'impasse pourrait paraître tragique si l'art ne se révélait pas un espace pacifique. La Yasmine qui parle l'arabe et celle qui parle le français ne se comprennent plus, à moins de réciter des poèmes d'Aragon ou de Darwich, poète palestinien. De la fiction à la vie réelle, c'est l'histoire-même de la metteure en scène qui rend possible la réconciliation avec soi, ainsi transformée en récit, en écriture, en spectacle, capables de surmonter la division profonde de l'être, de la sublimer en la rendant partageable et en lui donnant un sens. Avec *Place*, le théâtre prend la forme d'une thérapie, devient un médium capable de transformer ce qui est perçu comme une faiblesse en une force, en un vecteur artistique qui puise son intensité dans l'authenticité du vécu.

F.